

JOËL KERMARREC
Présence d'Ostende



Joël Kermarrec
Au principe le fantôme est le verbe de la forme
Raie + midi plein, planche, serpent et poignard. 1987
307 × 230 cm. Huile sur toile.
Photo J. L'Hoir, Paris.



Perdre et posséder

Perdre pour posséder non un corps, une proie saisie mais un être immesurable pressenti en tout être sans qu'il ait forme, jamais. Parier sur ce fantôme c'est-à-dire cette âme: ces branches qui bougent, ce frisson en un pelage courbé, ces flammes dans le jour...

Parier sur ce mouvement qui vous défait de la substance, vous libère de son poids. La matière, il ne faut pas croire ceux qui disent l'aimer. Ils mentent, les amoureux de la forme. Elle pèse, elle pue. La connaître c'est la tuer, la traverser pour qu'elle meure.

S'y accoupler par le mouvement d'en-bas, s'y coucher malheureux, ébloui, pour éprouver qu'on est là, mêlé, épelant les quatre côtés de l'espace, ivre de la confusion qui vous fait, un instant, boule, motte de terre, moignon comme ciel, voûte, vitesse des astres. Substance qu'il faut accrocher par un point, un bout de corps, une lettre, une touffe de poils pour la tenant, dans le débat, non s'y laisser emmener mais pour s'en débarrasser, en jouir, morceau par morceau, l'épuiser, la faire disparaître. En un arrachement l'écarter de soi, la laisser pantelante, désincarnée, dispersée dans une lumière plus vaste qui l'englobe et l'efface.

Toute peinture se fait sur ce corps mort, cette perte de soi avec l'autre, cette souffrance et ce bonheur de l'abandon. La dépouille, au centre, est enfouie. On perd la mémoire du crâne et du cadavre. Ils ne sont plus mesures de l'espace mais de quelle terre, de quel air s'agit-il qui n'a ni base ni sommet, dont les quatre coins tournent comme dans le vol d'un acrobate.

Quelle mémoire, quelle expérience font croire à la réalité de cet espace, à la possibilité d'y vivre sans corps, entre une terre et une autre sans jamais s'y fixer? Désormais plus de chute ni d'élévation, le mouvement est indécidable. Il est rapidité extrême comme le jet d'une lance et suspension immobile d'un instant de pleine course tel un œil aux aguets, une pupille traversée de lumière dans le vis-à-vis violent entre dehors et dedans. Celui qui habite cet espace n'a ni foyer ni vrai repos. Il ne peut trouver raison en la paix qui est une forme de



l'achèvement du sens. Le sens, il ne s'y repose pas. Il l'éprouve, le porte, ouvert vers quel destinataire? Il l'énonce et le perd. Sitôt formulé et sitôt annulé, relancé par le vide qui sans cesse sollicite. Jouissance et souffrance du sens qui par lui se fait jour et disparaît dès qu'il est prononcé. Il a peur parfois. La nostalgie le guette, d'une maison, d'une demeure ou le regret du creux de la matière, sa boue, la fièvre de sa chair, la caresse des plumes... Alors il aime ce qui s'embrasse, se mange. Il sait qu'avec cela il aura toujours affaire. Chaque matin, chaque tableau commencent par cette accolade, ce bonheur et cette douleur d'en croquer, d'y mordre. Mais à cela précisément il ne se résout pas, il ne se résume pas et ainsi, peintre, travaille-t-il à la mémoire d'un ange.

Olivier Kaepelin

